

dans ses États. Cette permission leur avait été accordée, et cinquante de ces chrétiens d'Afrique, qu'on appelait Farfanés, et qui passaient pour être de très-habiles cavaliers, vinrent à Alcalá de Henarès pour remercier le roi. Celui-ci voulut voir leurs exercices, et, stimulé par leur exemple, il lança à toute bride, au milieu d'un champ labouré, le cheval sur lequel il était monté. L'inégalité des sillons fit broncher son coursier, qui s'abattit; don Juan fut lancé à terre avec tant de roideur qu'il fut tué sur le coup. L'archevêque de Tolède accourut aussitôt; il commença par publier que le roi n'était pas mort, afin d'éviter les troubles et les soulèvements que cet événement pouvait causer. Il fit dresser une tente à l'endroit même où le roi était tombé, et, dès la nuit suivante, il envoya des courriers aux villes principales et aux seigneurs les plus influents, pour leur apprendre ce malheur et pour les engager à garder la fidélité à l'infant don Enrique. Cette mort si imprévue arriva le dimanche 9 octobre 1390. Don Juan, qui n'avait que 33 ans, régnait depuis 11 ans 3 mois et 20 jours. Il laissait pour héritier l'infant don Enrique, qui, depuis cinq jours seulement, était entré dans sa 12^e année. Ainsi, la Castille, qui devait espérer quelque temps de repos, se vit tout à coup replongée au milieu des inquiétudes et des agitations d'une minorité.

FIN DU RÉGNE DE DON PEDRO LE CÉRÉMONIEUX. — SES DIFFÉRENTS MARIAGES. — IL ÉPOUSE SYBILLE FORCIA. — DISCUSSIONS ENTRE LUI ET DON JUAN SON FILS. — INTERVENTION DU JUSTICIA D'ARAGON. — DON PEDRO FAIT ENLEVER L'INFANTE DE SICILE. — IL MEURT. — MORT DU ROI DE NAVARRE CHARLES LE MAUVAIS.

Don Pedro le Cérémonieux avait épousé successivement plusieurs femmes. La première, doña Maria, infante de Navarre, était morte en 1346, après huit années de mariage. Il en avait eu trois filles : doña Costanza, doña Juana, et doña Maria. Elle lui avait aussi donné un fils en 1346, pendant

les troubles de l'union; mais la vie de cet infant n'avait duré qu'un jour, et sa mère ne lui avait survécu que de quelques heures. L'année suivante, don Pedro avait épousé doña Leonor, infante de Portugal. Cette union avait duré peu de temps. Leonor avait succombé, en 1348, victime de la peste qui, en cette année, avait désolé tout le midi de l'Europe. En 1349, don Pedro se maria de nouveau; il épousa doña Leonor, sœur aînée du roi de Sicile. Cette union fut plus longue et plus féconde. Le 27 décembre 1351, la reine accoucha d'un fils, auquel on donna le nom de Juan. L'année suivante, pour distinguer ce jeune prince des infants don Juan et don Ferdinand ses oncles, qui, à cette époque, vivaient encore, on lui conféra le nom de duc de Gironne; et depuis cette époque, ce titre a servi à désigner l'héritier présomptif de la couronne d'Aragon. Don Pedro eut encore deux autres fils de la même princesse, don Martin et don Alphonse, et une fille, doña Leonor. C'est celle qui avait été mariée à don Juan I^{er} de Castille. Doña Leonor, la troisième femme du roi d'Aragon, mourut dans le courant de 1374.

Le roi d'Aragon, né le 5 septembre 1319, avait déjà soixante et un ans lorsqu'il songea à se marier pour la quatrième fois. Il épousa, en 1380, Sybille Forcia, veuve d'une grande beauté et sœur de Bernard Forcia, seigneur catalan. Ce mariage fut une cause de troubles. Don Pedro fit à sa nouvelle épouse des libéralités excessives. Il lui donna des biens dépendant de la dotation de la couronne, et, dans les cortès réunies à Monzon, en 1384, il demanda aux représentants du pays de sanctionner ces donations. Don Juan, son héritier présomptif, protesta contre cette proposition, en disant que le roi, en montant sur le trône, faisait serment de ne rien aliéner de ce qui formait le domaine de l'État. Cette opposition irrita vivement doña Sybille, qui fit partager sa colère par don Pedro. Celui-ci voulut ôter à don Juan la lieutenance générale du royaume, qui lui appartenait comme à

l'héritier présomptif. Il voulait même le priver de son droit de succession au trône. Don Juan fut sur le point de recourir aux armes pour venger l'injure qu'il recevait, et pour se défendre contre les persécutions dont l'accablait sa marâtre; mais il réfléchit qu'on lui reprocherait éternellement d'avoir porté les armes contre son père: il préféra donc avoir recours à des moyens pacifiques, et il en appela au *justicia* d'Aragon, qui était alors Domingo Cerdan. Le pouvoir du *justicia* avait cela de particulier, qu'il ne pouvait rien ordonner, mais il pouvait défendre. Lorsqu'un acte du gouvernement lui paraissait violent ou illégal, il délivrait des *cédules* (*firmas*) qui arrêtaient l'exécution de ces ordres, fussent-ils émanés du roi lui-même. Domingo Cerdan délivra donc une *cédule*. Il déclara qu'il y avait violence. Il défendit d'obéir à l'édit qui dépouillait don Juan de la lieutenance du royaume, parce qu'elle appartenait de droit à l'héritier présomptif de la couronne. Il ajouta, au reste, que si le roi avait quelque grief à alléguer, que s'il se trouvait blessé par la *cédule*, il n'avait qu'à exposer ses raisons devant le tribunal du *justicia*, qui se montrerait équitable pour le père aussi bien que pour le fils. Il ne faut pas oublier que le prince, dont un magistrat annulait ainsi les édits, était ce même don Pedro du Poignard, qui avait déchiré le *fuero* de l'union. Cependant, ce roi si cruel, si ambitieux, si entier dans ses volontés, s'arrêta devant une simple injonction de la magistrature. Il avait appris à comprendre que la plus grande force du souverain repose dans le respect de ses sujets pour la constitution, et que lui-même doit leur en donner l'exemple.

Parmi les événements du règne de don Pedro, il en est encore un qu'il est impossible de passer sous le silence. Les rois d'Aragon, déjà propriétaires de la Sardaigne, avaient toujours les yeux tournés vers la Sicile, à laquelle leur famille avait donné des souverains. Ils ne voulaient pas que ce trône pût être occupé par un

prince étranger. En 1377, lorsque Frédéric mourut, il laissa pour son héritière doña Maria sa fille, lui substituant, en cas de mort, Guillaume, son fils naturel, et, à défaut de celui-ci, la maison d'Aragon. Dès que don Pedro connut ces dispositions, il voulut s'approprier la Sicile, par le prétexte que les lois de l'Etat excluaient les femmes de la couronne. Il fit faire inutilement des démarches auprès du pape, pour obtenir de lui l'investiture du royaume de Sicile. Mais le souverain pontife ne lui accorda pas ce qu'il demandait. Cependant, Artal d'Alagon, qui était tuteur de la jeune infante, avait résolu de la marier avec Galeaz, fils du seigneur de Milan. Don Pedro ayant été instruit de ce projet, fit attaquer par sa flotte les vaisseaux que Galeaz avait préparés et qui devaient le porter en Sicile. Ces bâtiments furent défaits, en sorte que Galeaz fut contraint de rester en Italie. Au reste, don Pedro ne s'arrêta pas là. Il fit, pendant la nuit, escalader le château de Catane, où la jeune princesse habitait. On la surprit et on l'emporta. Elle fut amenée en Catalogne, où don Pedro la fit élever avec le plus grand soin, afin de la marier à l'un de ses petits-fils, et d'assurer ainsi à ses descendants la couronne de Sicile; mais il n'eut pas le temps de voir ses vœux réalisés. En 1386, quoiqu'il n'eût encore que soixante-sept ans, il comptait déjà cinquante années d'un règne laborieux et agité. Sa santé était altérée par les travaux et par les inquiétudes; il fut frappé de la maladie qui devait le conduire au tombeau. Quelques historiens entourent cet événement de circonstances surnaturelles. Suivant eux, le roi avait eu quelques discussions avec l'évêque don Pedro Clascquier, relativement à la propriété de la ville de Tarragone. Le prélat s'adressa, dans ses prières, à sainte Thècle, patronne de cette cité. La sainte apparut au roi, le frappa au visage, et ce prince, disant, en fut tellement effrayé, qu'il tomba malade, et qu'il mourut au bout de quelques mois, le 5 janvier 1387.

Don Pedro était un prince d'une grande habileté. Il a su conduire presque toutes ses entreprises au but qu'il voulait atteindre ; et, s'il n'eût pas été si prodigue du sang de ses sujets et de celui de ses parents, on eût pu le compter parmi les plus grands princes de cette époque.

Vers la fin du règne de don Pedro, la chrétienté se trouva partagée entre deux papes qui se disputaient la tiare, et, il faut le dire, ce furent des considérations toutes terrestres qui déterminèrent les différents États à embrasser le parti de l'un plutôt que de l'autre. La France avait reconnu le pape Clément VII, qui résidait à Avignon.

Les puissances qui étaient alors soumises à son influence politique, Naples, la Navarre et la Castille, avaient suivi le parti de ce pape. L'Angleterre, au contraire, et ses alliés s'étaient déclarés pour Urbain VI. Ainsi le Portugal, selon qu'il fut l'allié du roi de Castille ou celui de Jean de Lancastre, reconnut alternativement l'un ou l'autre des papes. L'Aragon, qui conserva longtemps la neutralité, mais qui, après la bataille de Navarrète, avait penché vers le parti des Anglais, finit aussi par offrir l'obédience au pape Urbain, et plus tard il revint à Clément.

Le roi don Pedro le Cérémonieux avait été précédé de quelques jours seulement dans le tombeau par le roi de Navarre. On fixe au 1^{er} janvier 1387 la mort de Charles le Mauvais ; mais on n'est pas d'accord sur les circonstances dont elle fut accompagnée. On raconte que ce prince, pour ranimer ses forces épuisées, se fit, par le conseil de ses médecins, envelopper dans un drap imbibé d'eau-de-vie. Celui qui avait cousu ce drap, voulant couper le fil, commit l'imprudence d'approcher une bougie pour le brûler. Aussitôt l'eau-de-vie s'enflamma de tous les côtés sans qu'on pût l'éteindre. Charles le Mauvais fut ainsi couvert d'horribles brûlures, et survécut seulement trois jours.

Suivant Froissart, le roi de Navarre, pour se réchauffer, aurait seulement fait mettre dans son lit une boule

d'airain que l'on avait trop laissé chauffer, et qui aurait communiqué le feu aux draps, aux couvertures, aux rideaux et à tout le lit : on en aurait retiré ce prince à demi brûlé, et il aurait vécu encore quinze jours au milieu d'atroces souffrances. Mariana dit qu'il était atteint d'une maladie de peau. Ses médecins l'entouraient de compresses imprégnées de soufre. Une étincelle étant malheureusement tombée sur les linges qui l'enveloppaient, la flamme fit des progrès rapides. Quelque version qu'on adopte, il paraît certain qu'il mourut d'une mort affreuse ; juste châtement des crimes et des perfidies par lesquels il désola le royaume de France.

Il eut pour successeur son fils Charles, surnommé le Noble.

RÈGNE DE DON JUAN 1^{er} D'ARAGON. — LE DÉPOUILLE, SYBILLE FORCIA DE SES DOMAINES. — TROUBLES CAUSÉS DANS L'ÉTAT PAR LA VIE EFFÉMINÉE DU ROI. — SA MORT. — DON MARTIN SON FRÈRE EST PROCLAMÉ ROI. — PRÉTENTIONS DU COMTE DE FOIX. — SA MORT.

Sybille Forcia, qui redoutait le ressentiment de don Juan, n'attendit pas, pour s'éloigner, que don Pedro eût les yeux fermés ; elle partit la veille de sa mort, espérant qu'elle aurait le temps de se mettre en sûreté. En ce moment don Juan était aussi retenu à Gironne par la maladie ; mais les Catalans, voulant témoigner leur attachement à leur nouveau souverain, arrêtrèrent Sybille, ainsi que Bernard Forcia son frère, et plusieurs de ses partisans. On les conduisit à Barcelone, où leur procès fut aussitôt instruit ; plusieurs personnes furent condamnées à mort, et la reine Sybille fut forcée de renoncer à tous les domaines qui lui avaient été donnés par le roi don Pedro son mari. Aussitôt don Juan d'Aragon en fit présent à doña Violante sa femme.

Ce prince n'avait rien du caractère de son père. On a vu que don Pedro était actif, rusé, ambitieux et cruel. Don Juan était, au contraire, d'un naturel doux et affable. Il préférait le repos à la guerre, et donnait presque

Maria, sa femme, s'empara aussitôt de l'administration. Violante qui, du vivant de don Juan, dirigeait seule toutes les affaires du royaume, voulut conserver le pouvoir : elle alléguait qu'elle était enceinte ; mais il fut bientôt constaté que son allégation n'était pas exacte ; elle dut renoncer à ses prétentions. Un autre concurrent ne tarda pas à se présenter pour réclamer la succession de don Juan : c'était Matthieu, comte de Foix, qui avait épousé doña Juana, fille aînée du roi qui venait de mourir. Il ne fut arrêté ni par la décision des cortès, ni par la clause du testament qui lui fut notifié. Il entra à main armée en Aragon. Il était accompagné de sa femme doña Jeanne. Ils prirent le titre et les insignes de la royauté, et firent mettre sur leur bannière l'écu d'or à quatre paux de gueules. Ils s'emparèrent de la ville de Balbastro ; mais la reine doña Maria avait mis le pays en état de défense. Les troupes qu'elle avait rassemblées harcelaient sans relâche celles du comte de Foix ; elles leur coupaient les vivres ; en sorte que la petite armée du prétendant, exténuée de fatigue et décimée par la famine, fut obligée de se retirer précipitamment et de chercher un asile dans la Navarre.

Cependant le roi don Martin, après avoir pourvu à la sûreté de la Sicile, revint en Aragon. Le premier usage qu'il fit de son autorité fut de proclamer le comte de Foix et sa femme traîtres à l'État, et de déclarer tous les biens qu'ils possédaient dans le royaume confisqués au profit du fisc. Don Martin ne se borna pas à prononcer des condamnations : il rassembla des troupes ; et lorsque le comte de Foix voulut, au commencement de l'année suivante (1398), faire une nouvelle incursion dans l'Aragon, il trouva sur son chemin des forces imposantes qui le forcèrent à la retraite. Cependant le comte de Foix, par ses alliances avec les comtes d'Armagnac et par les secours qu'il pouvait tirer de France, était toujours un ennemi dangereux. Mais il décéda sans postérité

dans le courant de 1398. Don Martin fit une transaction avec la comtesse de Foix ; il lui assura une pension de trois mille florins ; et au moyen de cet arrangement il fut débarrassé de toute inquiétude et de tout compétiteur.

RÈGNE DE DON ENRIQUE III SURNOMMÉ LE MALADE. — ON FORME UN CONSEIL DE RÉGENCE. — LES RÉGENTS NE PEUVENT S'ENTENDRE ET REMPLISSENT L'ÉTAT DE TROUBLES. — LE COMTE DE GIJON EST MIS EN LIBERTÉ. — MASSACRE DES JUIFS. — MORT DE MOHAMMED GUADIX. — SON FILS YUZUF LUI SUCCEDE. — RÉVOLTE DES HABITANTS DE GRENADE. — INVASION DES MAURES SUR LES TERRES DES CHRÉTIENS. — NOUVELLES TRÊVES AVEC LE PORTUGAL. — LE ROI DON ENRIQUE PREND LE GOUVERNEMENT DU ROYAUME. — IL MET SON MANTEAU EN GAGE POUR PAYER SON SOUPER. — IL RÉDUIT LES PENSIONS DES SEIGNEURS. — EXPÉDITION MALHEUREUSE DE MARTIN YAÑEZ DE LA BARBUDA. — ALPHONSE DE GIJON EST DÉCLARÉ COUPABLE DE FÉLONIE ET DÉPOUILLÉ DE SES DOMAINES. — MORT DE YUZUF. — SON DEUXIÈME FILS MOHAMMED-BEN-ALBA LUI SUCCEDE. — GUERRE CONTRE LES MAURES DE GRENADE. — MORT DE DON ENRIQUE LE MALADE.

Quand la mort de don Juan de Castille fut connue, toutes les ambitions s'agitèrent ; les grands accoururent en foule, dans l'espoir de prendre une part à l'administration du royaume. Peu de temps avant la bataille d'Aljubarrota, le roi don Juan se trouvant à Cellorico, en Portugal, avait rédigé ses dernières volontés. On retrouva ce testament parmi les papiers du roi ; mais il avait déjà plus de six années de date ; et les dispositions qu'il contenait n'étaient plus en harmonie avec les circonstances. D'ailleurs, elles ne contentaient personne. Tous les seigneurs qu'elles n'appelaient pas à prendre part à la régence étaient opposés à son exécution ; ceux qui étaient désignés pour administrer l'État pendant la minorité trouvaient trop restreints les pouvoirs qui leur étaient légués. On convint donc de ne pas parler de ce testament, et même le plus grand nombre était d'avis qu'on le brûlât

tout son temps à la fauconnerie, à la chasse, à la musique et à la poésie. La reine suivait son exemple, et ce n'était dans le palais que bals, que festins, que jeux et que divertissements. Les trouveres, qui, suivant l'usage du temps, couraient de châteaux en châteaux pour réciter leurs vers, étaient magnifiquement accueillis à sa cour. Ils y recevaient des prix proportionnés à la finesse de leurs lais, à la suavité de leurs romances. La recherche d'une rime, l'achèvement d'un madrigal, passaient bien avant les affaires les plus importantes de l'État. Don Juan alla même jusqu'à envoyer une ambassade au roi de France pour lui demander qu'il fit rechercher quelques-uns des troubadours les plus fameux de ses États, et qu'il les fit passer en Catalogne. Cependant les nobles aragonais s'indignaient de la vie efféminée de leur roi, qui négligeait les affaires du pays, et qui dissipait en plaisirs et en cérémonies inutiles les ressources de l'État. Ils firent entendre leurs plaintes dans les cortes réunies à Monzon. Ils demandaient surtout qu'on éloignât doña Carroza Villaragut, favorite de la reine, qui était cause de tous ces scandales. Cette dame exerçait, disait-on, un empire souverain sur doña Violante, qui, à son tour, dominait le roi, et qui dirigeait toutes les affaires de l'État. D'abord don Juan ne voulut rien entendre; mais les esprits ne tardèrent pas à s'aigrir. On fut sur le point d'en venir aux mains. Alors, pour apaiser ces troubles et pour prévenir une guerre civile, qui allait éclater, il éloigna la favorite et diminua les dépenses de la cour.

La tranquillité était à peine rétablie, que Bernard d'Armagnac fit, sans aucun motif, une invasion dans la Catalogne. Il ravagea les environs d'Ampurias et de Girone. Le roi don Juan, surpris par cette agression subite, rassembla des troupes et chassa les ennemis. L'année suivante ils revinrent encore dans la Catalogne et mirent le siège devant Besalu; mais le roi rassembla son armée: il remporta contre

eux des avantages dans plusieurs rencontres, les contraignit à lever précipitamment le siège et à repasser les Pyrénées.

Don Juan s'occupa ensuite de réaliser le projet de don Pedro. Pour assurer le trône de Sicile à sa famille, il maria son neveu don Martin, fils de l'infant don Martin, à doña Maria, et leur donna ensuite des troupes et des vaisseaux, afin qu'ils passassent dans cette île et qu'ils y fissent valoir leurs droits. Il y avait trois ans que cette expédition était partie pour la Sicile, lorsqu'un malheur imprévu vint terminer le règne et la vie de don Juan. Il se rencontre quelquefois dans l'histoire des coïncidences qui feraient croire que la fatalité s'attache à de certains noms et à de certaines époques. Don Juan I^{er} de Castille était mort d'une chute de cheval, le 9 octobre 1390. Ce fut un accident semblable qui causa la mort de don Juan I^{er} d'Aragon. Le 19 mai 1395, il chassait dans le bois de Foja près de Montgriu et d'Urriols. Il fit lever une louve. Son cheval, effrayé à la vue de cette bête féroce, qui était d'une taille monstrueuse, s'emporta; et soit que dans cette course désespérée à travers la forêt le roi ait eu la tête brisée contre quelque branche d'arbre, soit qu'il se soit tué en tombant à terre, on ne releva qu'un cadavre.

Don Juan avait été marié deux fois: d'abord à Marthe ou Mathe, sœur de Jean, comte d'Armagnac: il n'en avait eu qu'une fille nommée Juana, mariée au comte de Foix. Il avait épousé en secondes noces Violante, fille de Robert, comte de Bar: il en avait une fille nommée Violante, mariée à Louis, duc d'Anjou; et deux fils, don Jayme et don Fernand, qui n'avaient vécu que peu d'années. Dès que la mort de don Juan fut connue, les cortes d'Aragon proclamèrent roi l'infant don Martin, son frère. Cette décision était; d'ailleurs, conforme aux dispositions testamentaires laissées par don Juan. Le nouveau souverain se trouvait alors en Sicile, où il avait accompagné son fils. Doña

immédiatement. Mais l'archevêque de Tolède s'y opposa, parce qu'il contenait, en faveur de la cathédrale de Tolède, plusieurs legs dont il soutenait la validité. On le lui laissa donc entre les mains; et, sans s'arrêter aux clauses qu'il énonçait, on nomma un conseil de régence, composé : 1° de Fadrique, duc de Benavente, fils naturel du roi don Enrique de Trastamare; 2° don Alphonse d'Aragon, marquis de Villena, celui qui, à la bataille de Najara, commandait l'aile droite de don Enrique (*). Il avait été élevé, par don Juan, à la dignité de connétable de Castille. Le troisième était don Pedro de Trastamare, petit-fils du maître de Saint-Jacques don Fadrique.

On leur avait adjoint les évêques de Tolède et de Saint-Jacques, les maîtres de Saint-Jacques et de Calatrava; et l'on avait décidé que huit des seize représentants des cités ayant voix aux cortès, feraient partie de ce conseil, et qu'ils seraient changés tous les trois mois. L'archevêque de Tolède fut mécontent de cet arrangement. Il trouvait qu'on ne lui avait pas attribué assez d'autorité. Il invoquait une loi des partidas, aux termes de laquelle, en cas de minorité, la régence doit être confiée à une, trois ou cinq personnes; tandis que le conseil qu'on avait nommé se trouvait composé de quinze membres. Il eût été bien difficile que quinze personnes pussent rester d'accord. L'archevêque de Tolède fut le premier qui se sépara de ses collègues. Il réclama l'exécution du testament de don Juan : le duc de Benavente ne tarda pas à suivre son exemple. Ils rallièrent à leur parti le maître d'Alcantara et don Diego de Mendoza, qui fut la souche des ducs de l'Infan-

(*) Son fils aîné, Pedro de Villena, avait épousé en 1378 doña Juana, sœur d'Alphonse de Gijon et fille naturelle de don Enrique de Trastamare et de doña Elbira Ñiguez de Vega. Don Pedro était mort à la bataille d'Aljubarrota.

Son second fils, don Alonzo de Villena, avait épousé une autre fille naturelle de don Enrique, doña Léonor, fille de doña Léonor Alvarez.

tado; et, sous le prétexte de mettre fin aux troubles qui commençaient à désoler le royaume, ils levèrent 1,500 cavaliers et 3,500 fantassins. De son côté, l'archevêque de Saint-Jacques, pour opposer un compétiteur de plus au duc de Benavente et à l'archevêque de Tolède, demanda qu'on mit en liberté le comte de Gijon, et qu'on le plaçât au nombre des régents; car, par sa naissance et par l'étendue de ses États, il ne le cédait à personne; et, comme s'il n'y avait pas encore assez d'éléments d'agitation dans le royaume, on ouvrit les portes de la prison où était renfermé ce prince turbulent. Une part du pouvoir lui fut conférée. Les inquiétudes, les rivalités, suites nécessaires de ce morcellement de l'autorité, ne furent pas, en ce temps, le seul mal dont le peuple eut à souffrir. Les prédications fanatiques de Fernand Martinez, archidiaque d'Ecija, excitèrent la populace, qui n'attendait qu'un prétexte pour se soulever. A Cordoue, on courut aux armes, on saccagea les maisons des juifs, on pilla leurs meubles; on enleva leurs bijoux, leur argent. Tolède et beaucoup d'autres villes du royaume suivirent cet exemple; et, de tous les côtés, la religion servit de prétexte au vol et à l'assassinat.

Les hostilités que commirent les Maures de Grenade vinrent aussi troubler la tranquillité publique. Mohammed-Abu'l-Hagem avait fourni l'exemple unique, chez les Maures, d'un règne sans révoltes et sans guerres. Il s'était toujours montré l'ami fidèle des chrétiens. Il était mort dans le courant de l'année 793 de l'hégire (1391). Abu-Allah Yuzuf, son fils, qui lui avait succédé, partageait ses dispositions pacifiques. Il commença par adresser, le 10 saphar 793 (17 janvier 1391), une lettre au conseil de la ville de Murcie, pour demander la continuation des trêves. Mais Yuzuf avait quatre fils; nommés Yuzuf, Mohammed, Aly et Ahmet. Le second, Mohammed, ne supportait qu'avec impatience la pensée que son frère aîné hériterait seul du pouvoir; oubliant donc le respect

qu'il devait à son père, il commença à conspirer contre lui; et, cherchant dans la religion un prétexte à son crime, il répandit dans le peuple le bruit que son père n'était musulman que de nom; qu'il laissait les chrétiens en repos, quand on pouvait profiter de leurs divisions pour les attaquer et pour les vaincre. Le peuple se mutina, courut en armes, aux portes de l'Alhambra, demander la déposition de Yuzuf. Ce prince était sur le point d'abdiquer la souveraineté et de la remettre à son fils rebelle, quand l'ambassadeur du roi de Fez, qui était un homme d'autorité, sortit à cheval sur la place, et se mit à haranguer les mutins avec tant d'éloquence, qu'il les fit rentrer dans le devoir. Néanmoins, il fallut que Yuzuf commençât la guerre contre les chrétiens. Les campagnes de Murcie et de Lorca furent dévastées par ses troupes; mais l'adelantade de Murcie, don Alonzo Faxardo, bien qu'il n'eût que peu de troupes, attaqua les ennemis avec tant de valeur, qu'il en tua un grand nombre, et qu'il leur enleva tout le butin qu'ils avaient ramassé. Yuzuf, qui ne faisait la guerre que contre son gré, consentit bientôt les trêves qui lui furent demandées. Les ambassadeurs de la Castille n'obtinrent pas les mêmes résultats en Portugal. Ils demandèrent en vain le prolongement de la paix; don Juan de Portugal, rempli de confiance par ses victoires passées, par la faiblesse du jeune roi, et par les dissensions qui agitaient la Castille, répondit qu'il voulait encore tenter la fortune des armes. Il fut d'ailleurs encouragé dans ce refus par les menées du duc de Benavente, qui, mécontent des autres régents, cherchait à se procurer une alliance particulière avec le roi de Portugal. Il avait demandé la main de doña Béatrix, fille naturelle de ce souverain. Les autres régents eurent connaissance de ce projet de mariage, qui pouvait devenir dangereux pour la tranquillité du royaume, car tous les domaines du duc de Benavente étaient situés sur la frontière des deux États. Ils lui firent donc proposer une autre union aussi

riche. Don Fadrique resta quelque temps indécis; en sorte que les deux mariages manquèrent également. Pendant qu'il hésitait, de nouveaux ambassadeurs avaient été envoyés au roi don Juan, qui avait enfin accordé une trêve de quinze années, à condition qu'on rendrait aux Portugais les villes de Miranda et de Sabugal, qui leur avaient autrefois appartenu. Le temps de la minorité se passa en discordes et en intrigues. Le jeune roi, qui montrait déjà une raison au-dessus de son âge, se détermina à prendre le gouvernement de l'État, quoiqu'il s'en fallût de deux mois qu'il n'eût atteint l'époque de sa majorité. Dans les premiers jours du mois d'août 1393, comme il n'avait encore que treize ans et dix mois, il déclara aux régents qu'il les déchargeait du soin de gouverner le royaume, et il ordonna que les actes de l'autorité fussent désormais revêtus de son sceau particulier. Il convoqua les cortès à Madrid, pour le mois d'octobre. Dans cette assemblée, on s'occupa de rétablir l'ordre dans les finances, que la mauvaise administration des régents avait placées dans l'état le plus déplorable. On réduisit les pensions que les seigneurs s'étaient attribuées.

Une anecdote qui peut-être n'est pas bien vraie, mais que presque tous les historiens rapportent, peint à merveille le caractère du roi et les désordres de la régence. A l'époque où il prit le gouvernement, il se plaisait à résider à Burgos. La chasse était son passe-temps favori; et la chasse aux cailles était de toutes celle qu'il préférait. Un soir, qu'il revenait des champs, fatigué et bien affamé, il ne trouva rien de préparé pour son repas. Il en demanda la cause. Son dépensier lui répondit qu'il n'avait pas d'argent, et que les marchands, dont les mémoires étaient déjà considérables, refusaient de lui faire davantage crédit. Cette réponse mécontenta le roi, qui, néanmoins, se contenta. Il donna au dépensier un manteau pour qu'il le mit en gage, et qu'il lui achetât un morceau de mouton, afin de le joindre aux

cailles qu'il apportait de la chasse. Pendant le repas, don Enrique causa avec le dépensier, qui le servait en guise de page. Celui-ci lui dit que les grands faisaient bien meilleure chère; il lui raconta que l'archevêque de Tolède, le duc de Benavente, le comte de Trastamare, et d'autres seigneurs, donnaient de somptueux festins; et que ce jour-là même, l'archevêque les recevait tous à sa table. Le roi voulut vérifier par lui-même comment les choses se passaient. A la faveur d'un déguisement, il entra dans la salle du festin, confondu avec les gens qui servaient. Il entendit chaque seigneur faire parade des revenus que ses biens lui rapportaient, et des pensions qu'il s'était fait attribuer sur le domaine royal. Don Enrique recueillit soigneusement tous les faits, et prit la résolution de mettre un terme à ces abus. Le lendemain matin, il fit répandre le bruit qu'il était très-malade, et qu'il allait dicter son testament. Il envoya l'ordre aux grands de se rendre au château. On ne permit l'entrée qu'à eux seuls. Leurs domestiques et leurs escortes restèrent dehors. Une fois que les grands furent introduits dans le château, les portes se refermèrent derrière eux, et il ne leur fut plus possible d'en sortir. Le roi les laissa attendre pendant très-longtemps. Enfin, vers l'heure de midi, il entra dans la chambre dans laquelle on les avait réunis. Il tenait à la main son épée nue. Tous les seigneurs restèrent stupéfaits de cette manifestation. Ils ne savaient ce que cela signifiait. Ils se levèrent, et le roi, dont le visage paraissait animé par la colère, alla s'asseoir sur son trône. Alors il s'adressa à l'archevêque, et lui demanda combien il avait vu de rois en Castille. Il adressa ensuite la même question à chacune des autres personnes présentes. Les uns répondirent : J'ai vécu sous trois rois, sous quatre; les plus âgés dirent sous cinq. Comment cela peut-il être, reprit don Enrique, si moi, qui suis bien plus jeune que vous, je connais plus de vingt rois? Et comme

ils se récriaient, il ajouta : C'est vous qui êtes les rois, pour la ruine du royaume. C'est un affront pour nous. Mais nous aurons soin que cette royauté ne dure plus longtemps. Nous ne vous laisserons pas plus longtemps vous jouer de nous. En disant cela, il appela les ministres de justice, qui entrèrent suivis de six cents soldats. Les seigneurs furent grandement effrayés. Alors l'archevêque de Tolède se mit à genoux, et, les larmes aux yeux, il demanda pardon au roi des fautes qu'il avait commises contre sa personne et contre son service. Les autres suivirent son exemple. Le roi, après qu'il les eut bien épouvantés, déclara qu'il leur faisait grâce de la vie; mais il ne voulait pas les mettre en liberté avant qu'ils eussent rendu les places dont la garde leur avait été confiée. Il exigea qu'ils restituassent les sommes qu'ils s'étaient indûment fait payer sur le domaine royal. En public, tout le monde approuva cette mesure; ceux même qui s'en trouvaient atteints osèrent d'abord à peine en murmurer. Dès que le roi fut entré dans sa quinzième année, on célébra son mariage avec doña Catalina. On ne tarda pas non plus à célébrer les noces de l'infant don Ferdinand, frère du roi, avec la comtesse d'Albuquerque. Elle était, on se le rappelle, fille de l'infant don Sancho, mort d'un coup de lance qu'il avait reçu dans une émeute. Elle possédait tous les domaines que son père avait reçus de don Enrique de Trastamare, et tous ceux que sa mère avait apportés en dot; aussi passait-elle pour la plus riche héritière du royaume.

Les premiers temps du règne de don Enrique furent signalés par la mort du maître d'Alcantara, Martin Yañez de la Barbuda, qui avait été auparavant *clavero* de l'ordre portugais d'Aviz. Les détails de cette catastrophe, rapportés par la chronique de Radès y Andrada, sont assez curieux pour qu'il ne soit pas permis de les passer sous le silence.

Il y avait à cette époque en Espa-

gne un ermite du nom de Sayo. C'était un saint homme ; il vivait depuis longtemps dans la solitude ; l'austérité de sa vie l'avait mis en grande renommée ; on ne parlait que de l'efficacité de ses prières ; de toutes parts on venait réclamer ses conseils , bien qu'il eût peut-être plus de piété que d'expérience des choses de ce monde, plus de vertu que de lumières. Cet ermite avait prédit au maître d'Alcantara qu'il ferait la conquête de Grenade comme le Cid avait fait celle de Valence. Le maître eut foi dans les paroles de Juan Sayo. Il envoya deux de ses écuyers pour défler en ces termes le roi de Grenade, Yuzuf : « La foi de Jésus-Christ est seule sainte et bonne ; la « foi de Mahomet n'est qu'erreur et « que fausseté. Si vous dites le con- « traire, c'est un mensonge que vous « soutiendrez, et Martin Yañez de la « Barbuda, qui nous envoie vers vous, « vous défie et vous offre le combat ; « et si vous ne voulez pas combattre « seul à seul, il combattra à la tête de « 10, de 20 ou de 500 chrétiens, et « vous aurez avec vous un nombre « double de Maures. On combattra à « pied ou à cheval, selon que vous le « choisirez, et la foi de celui qui rem- « portera la victoire sera reconnue « pour être seule la vraie foi. »

Ce défi fut accueilli par le roi de Grenade comme l'acte d'un insensé, et les écuyers qui le lui avaient apporté furent chassés ignominieusement. Le maître d'Alcantara se mit donc aussitôt en marche, et il écrivit au jeune roi don Enrique, pour le prévenir qu'il allait faire la guerre aux Maures de Grenade. Ce roi fut vivement affligé de cette détermination. Il envoya aussitôt des lettres au maître pour lui défendre de rompre les trêves que les chrétiens avaient conclues avec le roi Yuzuf ; mais lorsque les messagers arrivèrent, le maître d'Alcantara était déjà parti. Ils firent grande diligence, et parvinrent à le rejoindre. Martin Yañez faisait porter devant sa troupe, à côté de sa bannière, une perche surmontée d'une grande croix. C'est dans cet ordre qu'il s'avancait, lorsqu'on lui

remit les ordres du roi de Castille. Il les lut, et dit qu'il les respectait comme venant de son souverain ; mais qu'il n'était pas question d'une affaire de souveraineté, et seulement d'une affaire de religion ; que ce serait une grande honte si la croix était obligée de retourner en arrière, et s'il ne mettait pas son entreprise à fin. Il continua son chemin, et arriva à Cordoue. Ceux qui commandaient dans cette ville voulurent d'abord refuser de lui laisser traverser le pont ; mais alors le peuple commença à murmurer. « C'est, disait-on, une œuvre sainte qu'on veut empêcher. Juan Sayo nous a promis la victoire, et nul de nous ne doit périr dans le combat. Qu'on nous laisse donc le passage libre, ou nous allons forcer les barrières. » Des murmures on allait en venir à la révolte, il fallut donc céder. Martin Yañez franchit le Guadalquivir, et continua à s'avancer vers le royaume de Grenade, quoiqu'il n'eût avec lui que 300 lances ; car il faut à peine compter 5,000 fantassins qui s'étaient rangés sous sa bannière. C'étaient des gens de toute espèce, des hommes sans connaissance de la guerre, sans discipline ; pour la plupart des aventuriers ou des fanatiques, nus, et presque sans armes. Plusieurs seigneurs coururent au-devant de lui pour le dissuader de sa périlleuse entreprise, et pour lui répéter qu'il conduisait ces malheureux à la boucherie ; car le roi de Grenade pouvait aisément réunir 5,000 cavaliers et plus de 200,000 fantassins. Le maître d'Alcantara les remercia de leurs conseils ; mais il répondit qu'il avait confiance en Dieu et qu'il comptait dans le courage des braves gens qui l'accompagnaient. Il poussa donc en avant, et arriva sur la frontière du royaume de Grenade le dimanche de l'Octave, 26 avril 1394 (24 sjumada posterior 796) (*).

Il y avait en cet endroit une tour appelée Exea, défendue par quelques Maures. Le maître d'Alcantara les fit

(*) Condé place cette défaite en 798, c'est-à-dire deux années après sa date réelle.

sommer de se rendre et de se convertir à la foi chrétienne ; mais ils se moquèrent de cette sommation. Il donna donc aussitôt l'ordre de les attaquer. La garnison se défendit vigoureusement, et fit pleuvoir sur les assiégeants une grêle de traits et de pierres. Martin Yañez, qui voulait lui-même monter à l'assaut, reçut une blessure à la main ; trois hommes furent tués à côté de lui. On s'éloigna pendant un instant de la tour, et le maître appela Juan Sayo, qui faisait partie de l'expédition. « Mon ami, lui dit-il, vous m'aviez assuré que personne ne périrait, et cependant il vous faut prier pour les trépassés ; car voici trois braves soldats qui sont morts à la première affaire. » — « Cela est vrai, répondit l'ermite ; mais ce que je vous ai prédit, je le répète encore : j'ai parlé seulement des batailles que vous livreriez en rase campagne. » — « Nous le verrons bien, » répondit Martin Yañez. En attendant, il se mit à déjeuner, pendant qu'on entassait une grande quantité de bois contre la tour, de manière à l'incendier. Dans ce moment, les Maures de Grenade arrivèrent. Ils paraissaient si nombreux, qu'il était fort difficile de juger combien ils pouvaient être ; mais si l'on en croit les auteurs contemporains, on ne devait pas compter moins de 120,000 fantassins et de 5,000 cavaliers. A la vue d'une armée si puissante, l'infanterie de Martin Yañez commença à se débander. Cependant le maître, pour lui rendre un peu d'assurance en lui offrant l'exemple de ses hommes d'armes, décida que ceux-ci combattraient à pied. Il plaça au milieu d'eux sa bannière et la croix. Ces dispositions étaient à peine terminées lorsque la bataille s'engagea. Les Maures se précipitèrent de manière à séparer les hommes d'armes du reste de l'armée. Ils y parvinrent, non sans perdre bien du monde ; mais enfin ils en vinrent à bout. Alors l'infanterie de Martin Yañez, ramassés de gens sans expérience et sans valeur, se mit à fuir dans toutes les directions. Elle fut poursuivie par les Maures, et de 5,000 hommes qui la composaient en

commençant la bataille, il n'en échappa guère plus de 1,500. Quant aux hommes d'armes, ils combattirent vaillamment, et le maître d'Alcantara, impassible au milieu du danger, se distingua parmi les plus braves. Mais les Maures, qui les enveloppaient de toutes parts, les accablaient d'une pluie de flèches, de carreaux et de pierres. Aussi, pas un seul de ces braves guerriers ne survécut. Les chevaliers d'Alcantara demandèrent et obtinrent des Maures la permission de venir enlever le corps de leur maître. Ils l'emportèrent à Alcantara, l'ensevelirent dans l'église de Sainte-Marie d'Almocovara, et sur sa tombe ils gravèrent cette épitaphe :

*Aquí yace aquele que, por
neva cousa, nunca ovve pavor en
su corazaon.*

« Ci gît celui dont, pour aucune cause, jamais le cœur ne connut la crainte (*). »

Cette défaite répandit l'alarme parmi les chrétiens. On s'attendait à voir les Maures, fiers de leur victoire, se précipiter sur la Castille ; mais Yusuf se montra rempli de modération. Il déclara qu'il ne rendait pas don Enrique responsable de l'acte de quelques fanatiques, et il continua à observer la trêve.

Don Enrique mit tous ses soins à rétablir le calme dans ses États. Affable et libéral, il savait aussi dans l'occasion se montrer sévère. Il lui fallut, dans les premières années de son règne, lutter contre les prétentions exagérées des grands ; il parvint à les gagner par sa bonté ou à les réduire par la force des armes. Don Alphonse, duc de Gijon, fut celui dont les révoltes troublèrent le plus longtemps le royaume. Enfin le roi, obligé de recourir à la force des armes pour ré-

(*) Pour ne rien omettre sur Martin Yañez de la Barbuda, il faut rappeler un mot attribué à Charles V, quoiqu'il paraisse peu digne de la majesté impériale. On lui citait l'épithaphe du maître d'Alcantara : Ce gentilhomme, dit l'empereur, n'a donc jamais mouché la chandelle avec ses doigts ; car il aurait eu peur de se brûler.